



ACTE II, SCENE XV.

LES DEUX BRIGADIERS,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. Rosier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THEATRE DES VARIETES,
LE 10 OCTOBRE 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS
RAMAUDOR, brigadier dans les Dragons de la Reine.....	M. LAFONT.	VENIER, secrétaire intime du Cardinal.	M. PROSPER.
LABICHE, brigadier dans Condé (Dragons).....	M. DUSSERT.	UN HOTELIER.....	M. KOPP.
TRUMEAU, valet de chambre et agent du cardinal Dubois.....	M. LEPEINTRE.	UN BAILLI.....	M. RENAUD.
		FRANCILLE MARCEL, jeune lingère.	M ^{me} BRESSAN.
		UN DOMESTIQUE.....	M. CHARRIER.
		SOLDATS, GARÇONS D'HOTELLERIE.	

1720.

ACTE PREMIER.

Pièce du château de Meudon. Porte au fond ; porte à gauche ; porte à droite. Grande table, à droite, couverte d'un tapis, avec ce qu'il faut pour écrire ; table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau des Domestiques sortent en emportant des flambeaux, on les entend refermer sur eux toutes les portes. Quand ils sont disparus, Ramaudor écarte le tapis qui couvre la table de droite, sous laquelle il est. Il regarde, il écoute et se redresse.

RAMAUDOR, *seul*.

Eh bien, à la bonne heure ! Me voilà dans une jolie position ! Pour éviter un danger, je tombe

dans un autre. Et moi qui comptais passer une si belle journée à Meudon. Je donne rendez-vous au château à un camarade, nous devons ensemble parcourir les appartements ouverts au public, en l'absence du régent, qui est à Fontainebleau. Je pars de Paris, j'arrive. Bon ! je cherche dans la foule mon camarade ; je ne le trouve pas. Bon ! Je ne cherche pas mes créanciers, j'en trouve deux, deux marchands de vins. Bon ! Ils n'osent pas me molester devant le monde, par respect pour

le château .. et pour mon sabre aussi ; mais ils descendent , ils vont chacun se placer à une des deux issues, et là, me disent-ils, ils me feront avanir devant le poste. Je me connais, moi : je ne suis pas endurant ; j'aurais fait des malheurs. Pour lors, je continue à visiter les appartements. Je les examine comme si je voulais les louer ; mais enfin, l'heure de faire sortir le public arrive, et je voyais d'une fenêtre mes deux scélérats qui m'attendaient en bas. Pour lors, afin que les surveillants ne me mettent pas dehors avec tout le monde, je me glisse adroitement sous cette table, persuadé que mes créanciers, las de m'attendre et me croyant échappé à leur surveillance, finiront par se retirer et que je pourrai sortir... Pas du tout, à peine suis-je blotti là-dessous, que les valets ferment derrière eux toutes les portes... Me voilà prisonnier. Je meurs de faim. Il est déjà nuit. Scélérats de créanciers, va ! C'est que si l'on me surprend ici, seul, enfermé, j'aurai beau m'expliquer, pour qui me prendra-t-on ? Pour un voleur ! peut-être pour un homme qui en veut à la vie du cardinal Dubois ; car me voici dans une antichambre de ses appartements. . . Ramaudor, mon cher ami, tire-toi de là si tu peux !... Ah ! mon Dieu ! j'entends tout le monde !... (*Il se ruse vers la gauche, et regardant à droite, il dit :*) Où me fourrer ? (*Désignant la table.*) On est si mal là-dessous. (*Regardant à gauche.*) Ah ! ce couloir ! J'irai tout droit devant moi. Brigands de créanciers, va ! ils me payeront ça .. et je ne leur payerai rien du tout.

Venier et Trumeau entrent par la droite.

SCÈNE II.

VENIER, TRUMEAU, un flambeau d'une main et une grande feuille de papier écrit de l'autre.

VENIER.

Avez-vous bien fermé la première porte derrière vous, monsieur Trumeau ?

TRUMEAU, déposant le flambeau et le papier.

Oui, monsieur Venier.

VENIER.

L'affaire qui nous réunit est très-grave, à ce qu'il parait, et il est essentiel, pour l'amener à bonne fin, que tout germe de méintelligence entre nous soit étouffé.

TRUMEAU

Nous aurions été toujours d'accord si je n'avais pas été calomnié.

VENIER.

Vous avez beau dire : votre position de valet de chambre et d'agent secret de son éminence vous offre bien des occasions de nuire à ceux que vous n'aimez pas, et je sais que je n'ai pas été épargné ; laissons cela ; il s'agit de rendre un grand service au cardinal ; oublions nos querelles. Son éminence m'a dit ce matin : « Mon cher secrétaire, enten-

dez-vous avec monsieur Trumeau pour l'importante affaire dont je n'ai pu vous entretenir qu'un instant. Monsieur Trumeau vous l'expliquera tout entière. Je compte sur votre zèle et sur votre dévouement à tous deux. » — Maintenant, monsieur, je vous écoute.

TRUMEAU.

Et pas de rancune entre nous ?

VENIER, lui tendant la main.

Pas la moindre. (*A part.*) Mais si je puis te jeter par terre...

TRUMEAU, à part.

Si jamais je puis te faire la culbute... (*Haut.*) Vous savez, monsieur Venier, que je fus, il y a quinze mois, mis à la suite de monsieur de Breteuil ; j'en profitai pour aller dans le Limousin anéantir les preuves du mariage que le cardinal, dans sa jeunesse, y avait contracté avec une jeune fille du pays, qu'il avait crue morte, plus tard, lorsqu'il entra dans les ordres.

VENIER.

Oui, je sais que vous trouvâtes le moyen d'intimider ou de surprendre le tabellion et le curé, et que vous rapportâtes les deux feuillets qui constataient ce mariage. Son éminence ainsi sera délivrée de la crainte du scandale, elle vous récompensa magnifiquement.

TRUMEAU.

Eh bien, si nous parvenons à éloigner de son éminence un nouveau danger qui le menace, nous aurons à nous partager, vous et moi, une récompense plus magnifique encore (*à part*) dont je tâcherai d'avoir la plus grosse part.

VENIER.

Je suis tout prêt à...

TRUMEAU.

Voici ce que c'est : Il y a un an, mon neveu Labiche, le brigadier.

VENIER.

Labiche ? je ne le connais pas.

TRUMEAU, avec impatience.

Ça ne fait rien : Mon neveu Labiche, le brigadier, se trouvant à une fête de nuit à Saint-Cloud, dans les bosquets, entendit une jeune fille qui disait : Si je voulais, je compromettrais le cardinal Dubois. Je sais où est la preuve qu'il est marié.

VENIER.

Votre neveu Labiche aurait dû arrêter cette fille.

TRUMEAU.

D'abord, il n'est pas de la police, et puis au milieu d'une cohue et la nuit, dans des bosquets, impossible. Il ne l'a pas même vue. Je fis mon rapport au cardinal, qui m'ordonna d'agir. Ces nouvelles preuves de son mariage ne pouvant venir que de sa femme, je me rendis près d'elle dans le Limousin, et je la priai de me remettre les lettres que le cardinal lui écrivait autrefois, lorsque, forcé par la misère de se séparer d'elle, il n'était que simple maître de quartier au collège Saint-Michel ; lettres brûlantes d'amour, à ce

qu'il parait, toutes signées et se terminant par ces mots : « Le plus tendre des maris. »

VENIER.

Diab! diab!e!

TRUMEAU.

Madame Dubois s'obstina à me répondre qu'elle les avait brûlées. J'interrogeai en secret sa servante, qui me dit que madame Dubois avait été visitée quelques jours avant par une demoiselle Marcel, son amie, une jeune et jolie fille d'une vingtaine d'années, mercière, costumière à Paris; qu'elles s'étaient plusieurs fois enfermées ensemble, et qu'au départ de cette demoiselle Marcel, elle avait entendu madame Dubois lui dire : Garde-les précieusement; c'est mon unique ressource. si mon mari me refuse la somme que je lui demande.

VENIER.

Alors...

TRUMEAU.

Alors je me mis en campagne pour chercher la demeure de la demoiselle Marcel, à Paris, et jene l'ai découverte que la semaine dernière. J'ai fait fouiller sa maison, pendant son absence, sous prétexte d'y chercher des papiers de conspiration, et je n'ai rien trouvé.

VENIER.

Eh bien ?

TRUMEAU.

Eh bien, redoutant l'éclat des moyens violents, j'ai conseillé à son éminence de marier cette mercière avec un homme qui nous fût dévoué, persuadé que, dans l'intimité, le mari pourrait obtenir les lettres qu'elle refuserait peut-être à la menace du châtiement.

VENIER.

Bien imaginé. Et il s'agit maintenant de trouver un mari ?

TRUMEAU.

Il est tout trouvé; c'est Labiche, mon neveu, le brigadier, un bon garçon, un joli homme.

VENIER, à part.

Ils ne se ressemblent pas dans la famille.

TRUMEAU.

Le cardinal lui donne cinquante mille livres ce soir, après la signature du contrat, et autant plus tard, après la remise des lettres. (*Montrant le papier.*) Le contrat est dressé. Les noms des futurs sont dans le corps de l'acte; on leur fera apposer leurs signatures au bas. Celles du tabellion et du curé y sont déjà. Un semblant de cérémonie dans la chapelle, ici, à côté, et tout est dit.

VENIER.

La demoiselle a donc consenti ?

TRUMEAU.

Elle consentira; il faut qu'elle consente... Le cardinal, qui part dans un quart d'heure pour Fontainebleau, où il va passer une semaine, m'a dit qu'il entendait trouver ce mariage fait à son retour.

VENIER.

Et où est la demoiselle ?

TRUMEAU.

Elle va venir; elle ne se doute de rien; je l'ai mandée sous prétexte d'une commande, très-considérable de lingerie, d'une location de costumes.

VENIER.

Et votre neveu ?

TRUMEAU.

J'ai été le voir avant-hier dans sa garnison à Versailles, je lui ai tout dit, et, circonstance singulière, lorsque je lui ai nommé la personne, il m'a répondu qu'il la connaissait, qu'il l'aimait, qu'il lui avait fait la cour quand il était en garnison à Paris. Il est dans l'enchantement. Je lui ai laissé la clef du petit parc et de la porte dérobée. Il se rendra ici secrètement dans une heure au plus tard, et il proposera sa main et cent mille livres à la demoiselle.

VENIER.

Oui, mais si elle refuse ?

TRUMEAU.

Alors nous la faisons immédiatement disparaître sans scandale et sans bruit, et nous la tenons enfermée jusqu'à ce qu'elle nous livre les lettres.

VENIER.

C'est très-bien.

TRUMEAU.

Du reste, son éminence m'a dit : Réussissez, monsieur Venier et vous, magnifique récompense; sinon, a-t-elle ajouté en levant sa canne, éternelle disgrâce. Il me semble même que le ministre a prononcé en jurant le mot Bastille: vous savez qu'il jure.

VENIER.

Tiens! ça lui fait même perdre beaucoup de temps, et je lui ai conseillé de prendre un commis spécial pour jurer à sa place.

TRUMEAU.

Cet employé aura bien de l'occupation.

VENIER.

Et de quoi me charge le cardinal dans cette affaire ?

TRUMEAU.

De me seconder pour la mener à bien. J'ai à sortir; vous donnerez vos instructions à mon neveu. Je vous laisse pour aller chez le secrétaire d'état, M. Leblanc, de la part de son éminence, qui veut le voir avant de partir pour Fontainebleau; c'est très-pressé: je serai absent une heure, et j'espère à mon retour trouver Labiche marié.

VENIER.

C'est bien.

TRUMEAU.

AIR : Va, mon enfant (l'Étudiant et la grande Dame)

Il faut en main
Prendre soudain
Cette aventure,
Et la conclure

VENIER.

Ne perdons pas un seul instant.
Le cardinal sera content.

A part.

Si je pouvais, quelque jour, l'effacer!
Haut.

Soyons amis, l'affaire le réclame
TRUMEAU, *à part.*
J'es-père bien quelque jour l'éclipser.
Haut, lui tendant la main.

Je suis à vous, et du fond de mon âme.

ENSEMBLE.

Il faut en main, etc.

Je vais
Il faut ne pas perdre un instant.

Trumeau sort par le fond, dont il ouvre la porte au moyen de sa clef, et qu'il referme à clef, après être sorti.

SCÈNE III.

VENIER, seul.

Méchant valet! je sais que tu te fais valoir à mes dépens auprès du cardinal; tu ne m'aimes pas et je te déteste, et si jamais l'occasion se présente... Mais d'abord, tâchons de réussir dans l'affaire des lettres conjugales. (*On entend du bruit à la porte de gauche.*) Qu'est ce que c'est? j'entends du bruit dans ce couloir. Ah! le brigadier. le neveu de Trumeau sans doute. Le fait est que la nuit, dans ces corridors... ne le laissons pas se casser le cou... un futur. (*Il pousse la porte du cabinet.*) C'est bien: venez.

SCÈNE IV.

RAMAUDOR, VENIER.

RAMAUDOR, *à part.*

Je suis pris.

VENIER.

Y a-t-il longtemps que vous étiez là?

RAMAUDOR.

Non, et je vous assure...

VENIER.

Vous êtes le brigadier qui...

RAMAUDOR.

Oui, et...

VENIER.

Et moi je suis le secrétaire du cardinal.

RAMAUDOR, *ôtant son chapeau.*

J'ai l'honneur de vous saluer, et je vous prie de croire...

VENIER.

Nous sommes seuls; mais parlons bas. Vous connaissez à fond le secret dont il s'agit! celui qui le surprendrait le payerait de sa vie.

RAMAUDOR, *à part.*

Eh! on me prend pour un autre.

VENIER, *allant d'un côté.*

Examinons d'abord si personne ne peut nous entendre.

RAMAUDOR, *allant voir de l'autre côté, à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça? le payerait de sa vie! S'il allait croire que je me suis caché ici pour savoir ce secret!... Taisons-nous, et voyons-le venir.

VENIER.

Personne ne peut nous interrompre, tout est barricadé autour de nous. Couvrez-vous.

RAMAUDOR, *troublé, se couvrant.*

Je n'en ferai rien. (*A part.*) Je ne suis pas à mon aise au moins! Brigands de créanciers, va!

VENIER.

Votre oncle vous a tout dit?

RAMAUDOR

Mon oncle!

VENIER.

Oui.

RAMAUDOR, *à part.*

Je n'ai que des tantes; mais c'est égal. (*Haut.*) Oui, mon oncle m'a tout dit.

VENIER.

Alors vous savez...

RAMAUDOR.

Tout ce que m'a dit mon oncle.

VENIER.

Il est donc inutile de vous rappeler...

RAMAUDOR, *d'un ton plus haut.*

Parfaitement inutile.

VENIER.

Parlons bas.

RAMAUDOR, *baissant le ton.*

Oui, bas, peu et vite.

VENIER.

Je dois vous dire seulement qu'il est de la plus grande importance pour tout le monde que vous remplissiez dignement la mission qui vous est confiée.

RAMAUDOR, *à part.*

Je ne demande qu'à sortir. (*Haut.*) Du moment que ça intéresse tout le monde... Eh bien, monsieur, faites-moi ouvrir les portes; je brûle de remplir la mission...

VENIER.

Vous voudriez aller chercher la jeune personne?

RAMAUDOR.

La jeune personne?

VENIER.

Sans doute. Vous avez l'air d'ignorer...

RAMAUDOR, *à part.*

N'ayons pas cet air-là. (*Haut.*) Oui, la jeune personne.. Quel âge lui donnez-vous?

VENIER.

Vingt ans; on me l'a dit.

RAMAUDOR.

Je croyais vingt-et-un.

VENIER.

Qu'importe!

RAMAUDOR.

O mon Dieu! un an de plus ou de moins... Eh bien, oui, je voudrais aller la chercher.

VENIER.

Inutile; elle va venir.

RAMAUDOR.

Ah! elle va...

VENIER.

Venir.

RAMAUDOR, *embarrassé, et jouant l'aplomb.*

Venir... c'est clair, elle va venir.

VENIER.

Votre premier soin doit être de lui plaire, de vous rendre si nécessaire à son bonheur que vous puissiez la dominer.

RAMAUDOR.

C'est là mon premier soin?

VENIER.

C'est clair.

RAMAUDOR.

C'est évident.

VENIER.

Une fois arrivé à ce point, le reste va tout seul.

RAMAUDOR.

Le reste va comme sur des roulettes (*A part*)
Qu'est-ce que ça peut être que ce reste-là?

VENIER.

Mais procédons avec ordre. Signez au bas de cet acte.

RAMAUDOR.

Que je signe au bas de...

VENIER.

C'est tout simple.

RAMAUDOR.

O mon Dieu! c'est bien naturel. (*A part.*)
Que va-t-il me faire signer? je n'ose le lui demander, de peur d'avoir l'air d'ignorer...

VENIER, *désignant le papier.*

Là. Eh bien, qu'attendez-vous?

RAMAUDOR.

Je cherche à me rappeler tous mes prénoms.

VENIER.

Inutile; ils sont dans le corps de l'acte. Signez tout simplement Labiche.

RAMAUDOR, *regardant le bec des plumes pour se donner une contenance; à part.*

Labiche!

VENIER.

Dépêchons-nous; il faut que tout soit fini dans une heure.

RAMAUDOR, *même jeu.*

Ah! sitôt que ça?

VENIER.

Vous reculez!

RAMAUDOR.

Moi!... non, mais ces plumes...

VENIER.

C'est qu'au point où en sont les choses et connaissant ce secret, si vous refusiez de signer, un éternel eachot...

RAMAUDOR, *vivement.*

En voici une qui va bien. (*A part.*) Je vais mettre Labiche, moi.

Il signe.

VENIER, *à part.*

Sa femme lui remettra les lettres... un gail-

lard comme ça, les femmes n'ont rien à lui refuser.

RAMAUDOR, *gagnant la gauche.*

Voilà qui est fait.

VENIER.

Et vous ne devez pas en être fâché; cette signature vous vaut cinquante mille livres.

RAMAUDOR.

Cinquante mille!... Vous n'avez plus rien à me faire signer?

VENIER.

Non, mais le jour même que vous aurez les lettres...

RAMAUDOR.

Les lettres?

VENIER, *à l'oreille, à mi-voix.*

Oui, les lettres du cardinal.

RAMAUDOR, *comme quelqu'un qui veut avoir à moitié l'air de savoir ce qu'il ignore.*

Les lettres du cardinal...

VENIER.

Où, vous savez bien?

RAMAUDOR, *feignant de comprendre parfaitement.*

Oui, oui, oui. (*A part.*) Je n'y comprends rien du tout

VENIER.

Ce jour-là vous en toucherez autant.

RAMAUDOR.

Encore cinquante mille livres?... bon!

VENIER.

Ces lettres, vous me les remettrez.

RAMAUDOR.

Bon.

VENIER.

A moi seul.

RAMAUDOR.

Bon.

VENIER.

Dans mon cabinet.

RAMAUDOR.

Dans le cabinet de monsieur; bon... Maintenant, je puis aller faire un tour sur la place, et je reviens dans un quart d'heure. (*A part.*) Si on me revoit...

VENIER.

Du tout; vous ne sortirez pas d'ici que le mariage ne soit fait.

RAMAUDOR, *à part.*

C'est un mariage!... Brigands de créanciers!

VENIER.

Votre future ne peut tarder; elle signera au bas de cet acte comme vous.

RAMAUDOR.

C'est que je m'en vas vous dire: j'ai déjeuné fort tard, et j'entends mon estomac qui bat le rappel des vivres.

VENIER.

Ça ne sera pas long, et je vais m'informer si la jeune personne est arrivée.

RAMAUDOR.

Je vous en prie... si vous pouviez en même temps me faire servir n'importe quoi...

VENIER, *sonnant*.

Bon.

RAMAUDOR.

Oui, qui fût bon, ça ne serait pas mauvais.

VENIER.

Et bouche close.

Un Domestique parait. Venier lui parle bas. Le Domestique sort.

RAMAUDOR.

Close... Je n'ai jamais eu plus besoin de l'ouvrir pour me restaurer.

VENIER, *bas*.

Quand la jeune fille sera arrivée et que vous l'aurez décidée, vous viendrez me prévenir là. *Il montre le cabinet à gauche.*) La cérémonie sera terminée en cinq minutes, et un carrosse vous attendra pour vous conduire à la maison conjugale.

RAMAUDOR, *à part*.

Oh! j'irai plus loin que ça.

VENIER, *bas*.

Ainsi tout est bien convenu, bien arrêté?

RAMAUDOR, *bas*.

Bien arrêté.

VENIER, *bas*

Nous nous entendons?

RAMAUDOR, *bas*.

Oh! ça, oui, par exemple.

AIR : *Éloignons-nous* (Étudiant et grande Dame).

Soyez actif; son éminence
Aime les hommes empressés.
Surtout, gardez la confiance
Du secret que vous connaissez.

RAMAUDOR.

Pas de danger qu'on le soupçonne,
Ce grand secret restera là.
Je n'en dirai rien à personne;
À part.

J'ai de bonnes raisons pour ça.

ENSEMBLE.

VENIER, *sortant par la droite*.

Soyez actif; son éminence, etc.

RAMAUDOR.

Assurez bien son éminence
De mes soins les plus empressés.
Des secrets de cette importance
Chez moi sont toujours bien placés.

Le domestique est rentré et a servi à manger.

SCÈNE V.

RAMAUDOR, *à table*.

En voilà un galimatias!... Il est clair qu'on me prend pour un autre, ou peut-être bien qu'on se sert du hasard de ma présence pour... je ne sais quoi... Enfin, puisque je ne peux pas sortir, soupçons... Ils font bien la cuisine ici. Qu'est-ce que ça peut-être que cette demoiselle?... ce mariage, ces lettres... et monsieur Labiche?... *(Il se verse à boire)* c'est quelque secret d'état ou de famille... *(Regardant le vin dans son verre.)*

Voilà un vin rouge qui n'est pas bleu... *(il boit)* ni vert non plus... Ma foi je m'en vais faire tout ce qu'ils voudront jusqu'à ce qu'ils me laissent sortir. Je commence à me trouver mieux; ce médicament m'a remis les sens.

Il remplit son verre et le vide.

AIR : *Tant que luiront les jours de la jeunesse.*

J' suis brigadier aux dragons de la reine,
Beau regiment composé de guerriers;
Oui, là surtout, le corps des brigadiers
De la peur n' connaît pas la gêne.

Et ce vin charmant

Qui d'un régiment

Porte l'heureux nom, vient de bonnes caves;

Il est généreux;

Il est liqueureux;

Je veux m'en donner un flacon ou deux.

Avec ce gaillard on n'a pas peur, ma foi!

A tout l'univers je puis faire la loi!

Lorsque j'aurai mis tout ce médicament en moi.

(Il remplit son verre, qu'il vide.) Je crois que je suis un peu gris.

Il remplit son verre, qu'il ne boit pas.

SCÈNE VI.

RAMAUDOR, *avec une légère pointe de vin pendant toute la scène*, FRANCILLE, UN DOMESTIQUE, *portant un second couvert, qu'il met sur la table à gauche.*

FRANCILLE, *au Domestique*.

A qui dois-je parler?

LE DOMESTIQUE, *désignant Ramaudor*.

A monsieur; c'est l'ordre de monsieur Venier, qui est en ce moment enfermé dans son cabinet.

Il met le couvert et sort par la droite.

FRANCILLE, *à part*.

Un militaire!

RAMAUDOR, *à part, se levant*.

C'est la demoiselle en question; elle est jolie! oh! mais là, ce que nous appelons une rose d'amour, un pompon de beauté.

FRANCILLE.

Monsieur, c'est à vous que je dois m'adresser pour la commande?

RAMAUDOR.

Pour la commande?

FRANCILLE.

Oui.

RAMAUDOR, *à part*.

Voilà qu'il y a une commande à présent... *(A Francille.)* Je ne sais commander que l'exercice, et je ne crois pas qu'on vous ait fait venir pour apprendre le maniement du sabre et du pistolet.

FRANCILLE.

Le valet de chambre de son éminence m'a écrit de me rendre à Meudon pour une commande considérable en lingerie et une location de costumes

RAMAUDOR.
Ah ! vous êtes...

FRANCILLE.
Oui, monsieur ; Francille Marcel, lingère, mercière, costumière à Paris.

RAMAUDOR.
Donnez-vous donc la peine de vous asseoir

FRANCILLE.
Merci, je suis très-pressée... Je suis venue à Meudon avec des compagnes qui m'attendent pour dîner.

RAMAUDOR.
Alors je m'en vas vous dire tout de suite ce dont on m'a chargé : il paraît qu'il faut que vous soyez mariée avant de pouvoir aller dîner.

FRANCILLE.
Mariée !

RAMAUDOR.
Oui.

FRANCILLE.
Moi ?

RAMAUDOR.
Vous.

FRANCILLE, *troublée*.
Et avec qui ?

RAMAUDOR, *coquet et relevant sa moustache*.
Calmez vos sens : avec moi.

FRANCILLE.
Avec vous !

RAMAUDOR.
On en voit de plus endommagés.

FRANCILLE.
Monsieur, est-ce une plaisanterie ?

RAMAUDOR.
C'est ce que j'allais vous demander.

FRANCILLE.
Laissez-moi sortir.

RAMAUDOR.
Je ne vous empêche pas ; seulement les portes extérieures sont fermées. Et voilà la vérité, la vraie vérité, sur l'honneur.

FRANCILLE, *amèrement*.
Sur l'honneur !

RAMAUDOR, *très-sérieux*.
Sur l'honneur !... Deux hommes, deux mauvais sujets, deux marchands de vins, deux créanciers, m'ont forcé de me réfugier ici. Le secrétaire de son éminence attendait quelqu'un, il m'a pris pour lui. Je l'ai laissé faire, afin qu'on ne me crût pas un voleur ; il m'a dit de signer au bas de ce papier, de vous épouser, et de lui donner les lettres.

FRANCILLE.
Des lettres !... quelles lettres ?

RAMAUDOR, *bas, imitant Venter*.
Les lettres du cardinal.

FRANCILLE.
Je ne sais pas ce que c'est.

RAMAUDOR.
On vous prend pour une autre aussi. Bon !

FRANCILLE.
Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

RAMAUDOR.
Dame ! on supposera peut-être que nous nous sommes introduits ici pour connaître quelque secret terrible, et alors...

FRANCILLE.
Alors...

RAMAUDOR.
Je me rappelle les paroles du secrétaire du cardinal, et ça me dégrise.

FRANCILLE.
Quelles paroles ?

RAMAUDOR.
Celui qui serait soupçonné d'avoir voulu surprendre ce secret, m'a-t-il dit, passerait sa vie dans les souterrains de la Bastille.

FRANCILLE.
Ah ! vous m'épouvantez !

RAMAUDOR.
Allons ! voyons, du courage, du sang-froid ; il n'y a que ça qui puisse nous sauver. D'ailleurs, ne suis-je pas là ? Je vous jure que si on s'aperçoit de la méprise avant que nous soyons sortis d'ici, on ne touchera pas à un cheveu de votre tête sans faire connaissance avec mon sabre.

FRANCILLE.
Vous me défendez, n'est-ce pas ?

RAMAUDOR.
Jusqu'à la mort.

FRANCILLE.
Oh ! merci.

RAMAUDOR.
Et maintenant, écoutez-moi. Ceux pour qui on nous prend ne vont pas tarder à venir, sans doute. Il faut que nous soyons hors d'ici avant leur arrivée, et pour cela, vous allez signer comme j'ai fait au bas de ce papier. J'irai prévenir le secrétaire, je viendrai vous prendre pour une sîmagrée de mariage dans la chapelle du château, après quoi nous serons libres, et je vous conduirai où vous voudrez, pour échapper aux poursuites qu'on ne manquera pas d'exercer contre nous.

FRANCILLE.
Je devais me rendre à Berlin dans quelques jours pour y recueillir l'héritage de ma pauvre sœur Louise, qui était allée s'établir, il y a un an, dans cette ville, après m'avoir fait revenir de province pour me céder sa boutique de Paris.

RAMAUDOR.
Eh bien, il faut avancer votre voyage, et partir ce soir même ; je vous accompagnerai jusqu'à la frontière.

FRANCILLE.
Mais...

RAMAUDOR.
Signez d'abord, il le faut ; pas un moment à perdre. C'est le seul moyen de sortir d'ici.

FRANCILLE, *lisant le papier*.
Vous vous appelez Labiche ?

RAMAUDOR.
Non, du tout ; c'est le nom d'un animal qu'on m'a dit de mettre là.

FRANCILLE, *hésitant.*

C'est que...

RAMAUDOR:

Dépêchez-vous, ou nous sommes perdus.

FRANCILLE, *signant.*

Allons !

RAMAUDOR, *prenant le papier.*

C'est bien : je vais dire au particulier que nous avons signé. Attendez-moi là, je reviens vous prendre.

FRANCILLE.

Ne tardez pas.

RAMAUDOR.

Air de la Cachucha.

Pourquoi tant de frayeur,
Mon aimable Francille ?
Quand on est si gentille,
Qui peut vous faire peur ?
Les charmes que voilà
Désarmeraient la haine ;
Et Ramaudor, ma reine,
Dans tous les cas est là.

FRANCILLE.

C'est le mystère
De cette affaire
Qui désespère.

RAMAUDOR.

Calmez vos sens, je ne vous dis que ça.

Montrant son sabre.

Le ministère
De ce compère,
Et sans mystère,

S'il est besoin, à mort vous défendra.

ENSEMBLE.

RAMAUDOR.

Loin de vous la frayeur, etc.

FRANCILLE.

Vous voyez la frayeur
De la pauvre Francille.
Pour être un peu gentille,
On n'en a pas moins peur.
L'aspect de tout cela
M'embarrasse et me gêne ;
Et pour calmer ma peine
Revenez bientôt là.

Ramaudor sort par la droite.

SCÈNE VII.

LABICHE, FRANCILLE.

FRANCILLE, *seule*

Voilà une étrange aventure ! .. Et mes compagnes qui m'attendent pour dîner ! Oh ! je ne puis revenir de ce qui m'arrive ! .. La semaine dernière, une perquisition chez moi, sous prétexte que j'avais des papiers de conspirateurs, et aujourd'hui .. Heureusement que j'ai rencontré un brave homme qui me protégera. Mais que signifie ce Labiche ? Je me rappelle ce nom... Oui, à Paris... je... (*La porte de gauche s'ouvre.*) Ah ! mon Dieu ! qui vient là ?

LABICHE, *à part.*

Ab ! la voici ; c'est bien elle. (*Saluant.*) Mademoiselle...

FRANCILLE.

Je connais cette figure-là.

LABICHE.

Je crois bien que vous la reconnaissez ; elle est facile et agréable à retenir .. Labiche, brigadier dans Condé-cavalerie ; c'est moi qui passais vingt fois par jour devant votre boutique, quand j'étais en garnison à Paris.

FRANCILLE

Oui, c'est vrai, je me souviens... (*À part.* Que lui dire?

LABICHE.

Moi qui entrais souvent pour acheter des brimborions, soi disant, ou pour louer des déguisements pendant le carnaval ; mais au fond, c'était pour vous voir de plus près et pour vous glisser de petits poulets bien tendres.

FRANCILLE, *à part.*

Bien ridicules. (*Haut.*) Monsieur...

LABICHE.

Ne m'appellez donc pas monsieur ; je suis votre esclave, votre soldat, votre planton.

FRANCILLE.

Monsieur, puis-je savoir pourquoi je me trouve ici avec vous ?

LABICHE.

Une bonne affaire que vous faites là ; vous allez m'épouser.

FRANCILLE.

Vous épouser... Jamais !

LABICHE.

Prenez garde, Francille ; si ma bonne mine est insuffisante à vous décider, ça m'étonne d'abord, et puis ça me fait trembler pour vous.

FRANCILLE.

Que voulez-vous dire ?

LABICHE.

Que vous avez à choisir entre un cachot et moi.

FRANCILLE.

Un cachot ?

LABICHE.

Vous ne me ferez pas l'injure de me préférer un pareil rival.

FRANCILLE.

Et pourquoi, monsieur, veut-on me condamner à la prison ou à vous ?

LABICHE.

Ne faites pas semblant d'ignorer ce que vous savez mieux que personne. Vous avez les lettres ?

FRANCILLE.

Les lettres !

LABICHE.

Oui, vous savez bien... et vous me les remettrez quand nous serons mariés, car nous le serons, vous avez beau dire ; je vous aime tant ! je vous rendrai bien heureuse !

AIR : *Les femmes aiment le dévouement* (Permission de dix heures).

LABICHE.

A vot' moindre volonté
Je serai docile.
Quant à la fidélité,
Soyez bien tranquille ;
Près de vous la nuit et le jour
J' veux sans cess' fair' ma cour.

FRANCILLE.

Oh ! c'est inutile,
J' n'aime pas l'amour.

SCÈNE VIII.

LABICHE, RAMAUDOR, FRANCILLE.

RAMAUDOR, *à part.*

Un brigadier des dragons de Condé !

LABICHE.

Un brigadier des dragons de la reine !

FRANCILLE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

LABICHE.

Qu'est-ce que vous venez faire ici, camarade ?

RAMAUDOR.

Moi ?

LABICHE.

Oui.

RAMAUDOR.

Et vous ?

FRANCILLE, *bas, à Ramaudor.*

C'est Labiche.

RAMAUDOR, *à part.*

L'animal pour lequel on me prend ; ça se complique !

LABICHE.

Qui êtes-vous ?

RAMAUDOR.

Moi ?

LABICHE.

Oui.

RAMAUDOR.

Et vous ?

LABICHE.

Le futur de mademoiselle.

RAMAUDOR.

Et moi, je suis son oncle.

LABICHE.

Tiens, on ne m'avait pas dit...

RAMAUDOR.

Plus souvent que j'aurais laissé ma nièce venir toute seule ici. (*Allant à lui, et lui tendant la main.*) Ça va bien ?

LABICHE.

Pas mal, et vous ?

RAMAUDOR.

Comme vous voyez.

LABICHE.

Si je m'attendais, par exemple... Et mon oncle qui m'avait dit que ce mariage se ferait sans témoins.

RAMAUDOR.

Votre oncle !

LABICHE, *du ton de l'affirmation.*

Vous l'avez vu ?

RAMAUDOR.

Tiens, parbleu ! (*A part.*) Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Labiche attire Ramaudor à une extrémité.

FRANCILLE, *à part.*

Oh ! qu'il me tarde d'être sortie d'ici !

LABICHE, *bas, à Ramaudor.*

Dites donc, vous a-t-on parlé de quelque chose ?

RAMAUDOR, *bas.*

De beaucoup de choses.

LABICHE, *bas.*

De certaines lettres ?

RAMAUDOR, *bas.*

Oui, les lettres du cardinal ; je suis au courant... et puis, cinquante mille livres d'abord et autant ensuite.

LABICHE, *bas, lui serrant la main.*

Je vois clairement que vous savez tout.

RAMAUDOR, *à part.*

Eh bien, il y voit plus clair que moi.

LABICHE.

Mais une chose que vous ignorez...

RAMAUDOR.

Quoi ?

LABICHE, *bas.*

Francine refuse de m'épouser.

RAMAUDOR, *après avoir ri.*

Simagrée de femme.

LABICHE.

Vous croyez ?

RAMAUDOR.

Elles n'en font pas d'autres ; ma défunte disait non, comme ça, et dans l'espace de trois ans, elle me donna cinq enfants, dont quatre jumeaux.

LABICHE.

Bigre !

RAMAUDOR.

Ainsi, rassurez-vous ; d'ailleurs je vas la sermonner.

LABICHE.

Oui, je vous en prie. (*A part.*) J'aime assez mon nouvel oncle, il a l'air bon enfant.

RAMAUDOR, *à Francille.*

Francille, venez ici. (*Bas.*) L'aumônier va se rendre à la chapelle... il sera seul... la cloche nous avertira. Nous serons bientôt libres. Un carrosse nous attend à la porte. Dans une heure nous serons hors de Paris, et dans quelques jours hors de France.

FRANCILLE, *bas.*

Je veux passer chez moi pour prendre le portrait de ma sœur, puis mon argent et mes bijoux.

RAMAUDOR, *bas.*

Voici dans ce portefeuille dix mille livres qu'on vient de me remettre à l'avance. Le gouvernement se payera sur les marchandises de votre boutique.

FRANCILLE, *bas.*

Oh ! il n'y a presque rien.

RAMAUDOR, *bas*.

Il prendra ça.

LABICHE.

Eh bien ! eh bien, mon oncle ?

RAMAUDOR.

C'est arrangé, ton affaire est faite.

LABICHE.

Quel bonheur !... Tout doit être prêt ; rendons-nous à la chapelle.

RAMAUDOR.

Pas encore.

LABICHE.

C'est que je suis d'une impatience !

RAMAUDOR.

Calmez vos sens, Labiche.

On entend la cloche.

LABICHE.

Enfin, voici le moment !... Entendez-vous la cloche ?

RAMAUDOR.

Oui, le signal qui m'appelle pour présenter ma nièce à son éminence.

LABICHE.

Son éminence veut voir ma fiancée ! quel honneur !

RAMAUDOR.

Ensuite nous viendrons vous prendre... (*Bas, à Labiche.*) En attendant, mon neveu, faites un bon repas.

LABICHE.

Soyez tranquille.

RAMAUDOR.

Viens, Francille, ne te trouble pas. Celui qui va partager ton sort veillera sur toi, et sa vie t'appartient tout entière.

LABICHE.

Oh ! ça !

RAMAUDOR.

Non neveu, restez au moins une bonne demi-heure à table, et calmez vos sens.

LABICHE.

Oui, mon oncle.

RAMAUDOR.

Je te bénis.

LABICHE.

AIR : *Oui, hâte-toi, je t'en prie* (Manche à manche).Ne me faites pas attendre,
Car je suis sur des charbons.

RAMAUDOR.

Mon neveu, tu dois apprendre
À dompter tes passions.

LABICHE.

Oncle, ami, femme, opulence,
Par tout je suis secondé.RAMAUDOR, *à part*.Je bats, dans la circonstance,
Le régiment de Condé.

ENSEMBLE.

RAMAUDOR.

Mon neveu, tu dois attendre,
Ne sois pas sur des charbons.
C'est un grand art que d'apprendre
À dompter ses passions.

LABICHE.

Ne me faites pas attendre,
Car je suis sur des charbons,
Et je ne veux pas apprendre
À dompter mes passions.

FRANCILLE.

Monsieur, vous devez attendre,
Sans être sur des charbons.
C'est un grand art que d'apprendre
À dompter ses passions.

SCÈNE IX.

LABICHE, *seul*.

Voilà une bonne journée et une bonne affaire pour moi. Une femme charmante, cinquante mille livres aujourd'hui, et plus tard, même somme, quand j'aurai les lettres, et je les aurai, elle me les donnera. Chère Francille! buvons! (*Il trouve la bouteille vide.*) Mon oncle le brigadier aura vidé la bouteille!... Ah! bast! je me contenterai de manger... Tiens! on ne m'a laissé que les os! Eh bien, c'est gentil de mettre comme ça un fiancé au pain sec.

SCÈNE X.

LABICHE, TRUMEAU, *arrivant du fond*.TRUMEAU, *à part*.

Voilà ma commission faite. M. Leblanc s'est rendu chez son éminence, et il vient de partir avec elle pour Fontainebleau. Il me tarde maintenant de savoir ce qu'aura fait Venier.

LABICHE.

Tiens! c'est vous, mon oncle ?

TRUMEAU.

Ah! te voilà, mon garçon?... Tu soupais?... Eh!... mais... il me semble que tu as fait honneur; il ne reste plus rien! quel appétit tu avais!

LABICHE.

Je l'ai encore, mon oncle.

TRUMEAU.

Eh bien, est-elle arrivée ?

LABICHE.

Oui, mon oncle.

TRUMEAU.

Et où est-elle ?

LABICHE.

Elle s'est rendue près de son éminence avec son oncle.

TRUMEAU, *étonné*.

Avec son oncle ? elle a un oncle ?

LABICHE.

Qui est-ce qui n'en a pas ?

TRUMEAU.

Mais comment se fait-il qu'il soit ici ?

LABICHE.

Il a accompagné sa nièce.

TRUMEAU.

Son éminence l'avait donc fait appeler ?

LABICHE.

C'est probable... Un brave homme... Il est au courant.

TRUMEAU.

Ah ! enfin, ça regarde son éminence. Quoi qu'il en soit, je suis heureux, je suis content ; te voilà riche et marié.

LABICHE.

Oui, je vais l'être.

SCÈNE XI.

LABICHE, TRUMEAU, VENIER.

VENIER, *entrant de la droite.*

Enfin voilà le mariage fait.

TRUMEAU.

Oui, ça ne va pas tarder. Les futurs se con-
viennent, ainsi...

VENIER.

La femme est jolie, ma foi, et le mari bel
homme.

TRUMEAU, *à Labiche.*

Remercie donc...

Labiche salue.

VENIER, *apercevant Labiche.*

Qu'est-ce que vous dites ?

TRUMEAU.

Je dis...

VENIER.

Quel est cet homme ?

TRUMEAU.

Mon neveu.

VENIER.

Vous en avez deux ?

LABICHE.

Du tout ; je suis unique.

VENIER.

Ah ça, mais et l'autre ?

TRUMEAU.

L'autre ?

VENIER.

Que j'ai marié.

TRUMEAU.

Quand ?

VENIER.

Il y a cinq minutes.

LABICHE.

Où ?

VENIER.

À la chapelle.

TRUMEAU.

Qui ?

VENIER.

Le brigadier.

LABICHE.

Me voilà !

VENIER.

Vous ?

TRUMEAU.

Lui.

VENIER.

Labiche ?

LABICHE.

Labiche.

VENIER.

Ah ça, et le grand ?

TRUMEAU.

Lequel ?

VENIER.

Le dragon de la reine.

TRUMEAU.

Connais pas.

VENIER, *montrant le contrat.*

Qui a signé ?

LABICHE.

Où ?

VENIER.

Là.

TRUMEAU, *prenant le contrat.*

C'est un faux !

LABICHE.

Je comprends !

VENIER.

Eh bien ?

LABICHE, *criant.*

C'est mon oncle !

TRUMEAU.

Moi ?

LABICHE.

Non.

On entend rouler une voiture.

VENIER.

Qui donc ?

LABICHE.

Nous sommes trahis ! un fourbe a pris ma
place, et fuit avec Francille.

TRUMEAU, *déchirant l'acte, et le jetant.*

Cet acte est nul.

VENIER.

Grand Dieu ! ils emportent le secret du cardi-
nal ! Courons à leur poursuite ! il faut les arrêter !

ENSEMBLE.

AIR :

Quel outrage insigne !
Ah ! quel contretemps !
C'est un trait indigne,
C'est un guet-apens !
Cet affront demande
Vengeance à l'instant.
Il faut qu'on le pende,
Et sans jugement.

ACTE DEUXIÈME.

Salle commune dans une hôtellerie. Porte au fond, porte à gauche, porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTELIER, RAMAUDOR, puis FRANCILLE.

Ramaudor est en danseur allemand, il n'a plus ses moustaches. Francille est en dame allemande.

L'HOTELIER.

Par ici, par ici.

RAMAUDOR, à la cantonade.

Ne te bresse bas, mon femme, brends ton potache, brends ton potache.

L'HOTELIER.

Il faut une chambre à monsieur ?

RAMAUDOR.

Ya, ya.

L'HOTELIER, désignant la gauche.

Voici, n° 2.

RAMAUDOR.

Le lochement èdre-dil tigne du premier tansour du déâtre de Perlin ?

Mouvement de danseur.

L'HOTELIER.

C'est la plus jolie chambre de la maison.

RAMAUDOR.

Ils tissent touchours ça. Ils fous mettraient tans une armoire et ils tiraient : C'est le plus choli champre.

Simagrée de danseur.

L'HOTELIER.

Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?

RAMAUDOR.

Ya.

L'HOTELIER.

Que faut-il lui servir ?

RAMAUDOR.

Serfez-moi fotre absence.

L'HOTELIER.

Je vais préparer la chambre.

Il entre à gauche. Francille paraît.

RAMAUDOR.

Tépéchez-fous, pafard, tépéchez-fous !

SCÈNE II.

RAMAUDOR, FRANCILLE.

FRANCILLE, s'asseyant ; elle a une petite valise à la main.

Ah ! Dieu ! je n'en puis plus ! qu'il me tardait de m'arrêter ! une course si rapide ! et la nuit, par des chemins affreux !

RAMAUDOR.

Allons, voilà que vous parlez encore français ! N'est-il pas convenu depuis notre départ de Meudon que nous baragouinerons de l'allemand ?

FRANCILLE.

C'est que je ne sais pas l'allemand, moi.

RAMAUDOR.

Je n'en sais pas un mot non plus... mais le baragouin est à la portée de tout le monde ; je vous en ai expliqué les règles... je n'ai fait que ça toute la route. Sonchez tonc, mon anche... reteenez ça, anche pour ange... sonchez tonc, ma cholie prune... n'oubliez pas ça non plus : en allemand, les brunes sont des prunes, et en échange, les prunes sont des brunes. Tout ça est à croquer. Sonchez qu'il èdre drès-imbordant que les chens enfyés à nodre boursuite ne nous regonnaissent bas, s'ils fenaient à nous rengondrer.

FRANCILLE.

Chespère que non. A peine sordis-te Meudon, nous n'avons pris...

RAMAUDOR.

Nous n'afre bris... l'infinif est infiniment employé.

FRANCILLE.

Nous n'afre bris que le temps de passer chez moi, à Paris, et d'y brendre ces téguisements, mon archent...

RAMAUDOR.

Pon, pien.

FRANCILLE.

Mes pichoux...

RAMAUDOR.

Vous baragouinez comme un pichou.

FRANCILLE, regardant une miniature avec attention.

Et ce portrait de ma sœur.

RAMAUDOR, à part.

Et autre chose que j'ai déroboé à sa vue et dont je ne lui ai point parlé, de peur d'augmenter son émotion.

FRANCILLE, essuyant une larme.

Pauvre sœur ! morte si jeune et si loin de moi !

RAMAUDOR, à part.

Il faut l'égayer. (Haut.) Ne plirez pas, ne plirez pas... vous entendez, plire pour pleurer. L'i remplace l'u. Un homme confus est un homme confit.

FRANCILLE, souriant tristement.

Vous avez le cœur de rire de mon chagrin !

RAMAUDOR.

En rire, moi, mademoiselle? non, mais cela me contraire, et je voudrais le dissiper. Vous n'avez fait que pleurer toute la route.

FRANCILLE.

Il n'y a peut-être pas de quoi? être forcée de partir avec un inconnu.

RAMAUDOR.

Je ne vous connais pas davantage, et je n'ai pas balancé. D'ailleurs, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Obligés de fuir, de nous déguiser tous deux pour échapper à la Bastille, nous avons dû profiter en commun du carrosse que nous avions et de votre assortiment de costumes. Nous n'avions pas de temps à perdre; vous vouliez passer la frontière, et moi aussi; vous aviez besoin d'un défenseur, j'étais là et soigné: pour lors nous sommes partis ensemble. Quoi de plus naturel?

FRANCILLE.

Du reste, je vous rends justice, monsieur; vous avez tenu la parole que vous m'aviez donnée, vous avez été plein de réserve.

RAMAUDOR.

Et ça n'a pas été facile, allez! se trouver seul dans un tête-à-tête roulant avec une femme aimable.

FRANCILLE.

Oh!

RAMAUDOR.

Je ne prends pas votre avis là-dessus: vous êtes très-aimable. Et ne pas seulement vous toucher le bout des doigts! cré mille!

FRANCILLE.

Et je compte, n'est-ce pas, que d'ici à la frontière, j'aurai toujours à me louer de vous? Arrivés là, nous nous séparerons; je vous dirai adieu, et je n'oublierai jamais votre bonne conduite.

RAMAUDOR.

Bien obligé; mais nous séparer ça va être dur pour moi.

FRANCILLE.

Il le faut.

RAMAUDOR.

Si vous aviez voulu pourtant, cette simagrée de mariage qu'on nous a imposée à Meudon, deviendrait une réalité qui ferait sourire la patrie.

FRANCILLE.

Impossible. Je vais rejoindre les amis de ma sœur à Berlin et m'établir dans sa maison.

RAMAUDOR.

Et vous finirez par épouser quelque Prussien.

FRANCILLE.

Je ne veux pas me marier.

RAMAUDOR.

Alors vous regrettez quelqu'un qui vous aura trompée?

FRANCILLE.

Je ne regrette que ma sœur.

RAMAUDOR.

Laissez donc. Il y a un mystère dans votre exis-

tence, et cette histoire embrouillée des lettres du cardinal qu'on dit que vous avez et pour lesquelles on nous poursuit...

FRANCILLE.

Je vous jure que je ne sais pas ce qu'on veut dire.

RAMAUDOR.

C'est bon, je n'insiste pas; gardez votre secret. Il ne vous manquait plus que ça pour être une femme étonnante.

FRANCILLE.

Il est tard, j'ai besoin de repos; vous avez demandé deux chambres; où est la mienne?

RAMAUDOR.

C'est-à-dire que... nous étions convenus, afin d'éloigner les conjectures, de passer pour mari et femme... pour lors, je n'ai demandé... et là voici.

Il désigne la chambre de gauche.

FRANCILLE.

Quoi!

RAMAUDOR.

Calmez vos sens; je resterai dans un coin, sur un fauteuil, le dos tourné, les bras cloués, les yeux fermés.

FRANCILLE.

Impossible.

RAMAUDOR.

Quand je m'engage...

FRANCILLE.

Jamais.

RAMAUDOR.

Calmez vos sens; on va demander une autre chambre.

FRANCILLE.

A la bonne heure.

RAMAUDOR, *d part.*

En voilà une qui me fait marcher au doigt et à l'œil.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HOTELIER.

L'HOTELIER.

La chambre est prête.

RAMAUDOR.

Quelle heure édre-d-il, monsieur l'hôtelier?

L'HOTELIER.

Deux heures du matin.

RAMAUDOR.

Pon. Nous fouloir des chefaux pour six heures.

L'HOTELIER.

Monsieur les aura.

RAMAUDOR.

Pon. Moi fouloir encore une autre champre.

L'HOTELIER.

Il ne reste que celle-ci, n° 4.

RAMAUDOR, *moqueur.*

C'édre le plus cholie de la maison?

L'HOTELIER.

Oui, monsieur.

RAMAUDOR.

Barpleu ! c'est pon. Che le brends. (*A Francille.*) Pon nuit, mon femme.

FRANCILLE.

Ponsoir, mon ami.

RAMAUDOR.

Un bedit paisser.

FRANCILLE.

Inutile.

RAMAUDOR, *bas.*

C'est pour l'hôtelier.

FRANCILLE, *bas.*Il s'en passera. (*A part.*) Je veillerai toute la nuit sur un fauteuil.

ENSEMBLE.

AIR :

RAMAUDOR.

Eh quoi! te laisser
 Sans t'emprasser,
 O toi que chaime.

A part.

Je sais à Paris,
 De vrais maris,
 Traités d'mêmes.

FRANCILLE.

Il faut me laisser,
 Sans m'embrasser.
 Et tout de même,

A part.

Cela n'est permis
 Qu'aux vrais maris,
 Lorsqu'on aime.

L'HOTELIER, *à part.*

Eh quoi! se laisser
 Sans s'embrasser!
 Ah! quel système!
 Je connais ici
 Plus d'un mari
 Traité d'même.

Francille entre à gauche, Ramaudor à droite.

SCÈNE IV.

L'HOTELIER, puis TRUMEAU.

L'HOTELIER, *seul.*

Grâce au ciel, tout est pris dans l'hôtellerie, et maintenant je puis aller...

Il va vers le fond.

TRUMEAU, *clopin clopant.*

Oh! ah! ah! oh! oh! l'hôtelier? où est l'hôtelier?...

L'HOTELIER.

C'est moi, monsieur.

TRUMEAU,

Il me faut trois chambres... oh! ah! et les meilleurs lits.

L'HOTELIER.

Monsieur, j'en suis désolé : mais tout est pris.

TRUMEAU.

Tout? c'est impossible. Je suis trop fatigué.

L'HOTELIER.

Cela est ainsi pourtant.

TRUMEAU,

Et vous croyez que je vas passer la nuit sur une chaise après avoir fait dix lieues à cheval, ventre à terre, cahoté, saccadé, moulu, meurtri?

L'HOTELIER.

A moins qu'un voyageur, un danseur célèbre qui vient de Paris, ne veuille vous céder sa chambre et aller reposer à côté de sa femme.

TRUMEAU.

Il le doit : un mari et une femme qui reposent séparément, c'est immoral. Où est ce monsieur?

L'HOTELIER, *désignant la chambre à droite.*

Là.

TRUMEAU.

Demandez-lui s'il veut me permettre de lui parler.

L'HOTELIER.

C'est un Allemand ; il parle un français si drôle que j'ai de la peine à me faire comprendre.

TRUMEAU.

Si ce n'est que cela, je parle l'allemand comme le français ; je le lui demanderai, moi-même et si jamais il lui en a cui comme il m'en cuit, il sera ému. Frappez.

L'HOTELIER, *frappant.*

Il ne répond pas.

TRUMEAU.

Frappez encore.

L'HOTELIER, *frappant.*

Il n'entend peut-être rien.

TRUMEAU.

Raison de plus : frappez toujours.

SCÈNE V.

TRUMEAU, RAMAUDOR.

RAMAUDOR.

Qui est-ce qui faissais cède d'apage à mon borte?

TRUMEAU.

Pardon, monsieur, je voudrais...

L'Hôtelier sort.

RAMAUDOR.

Mont sir, fous n'afre bas le droit...

TRUMEAU, *à part.*

Parlons-lui allemand ; nous nous entendrons mieux.

RAMAUDOR.

Et je briaiss fous de bas regommencer.

TRUMEAU, *en allemand.*

Wenn Sie meine Stellung kennten.

RAMAUDOR, *à part.*Il sait l'allemand ! (*Haut.*) Ya, ya.

Simagrée de danseur.

TRUMEAU, *en allemand.*

Ich bin sehr müde, mein Herr.

RAMAUDOR, *à part.*S'il croit que je le comprends ! autant vaudrait qu'il jouât du basson. (*Haut.*) Ya, ya.

TRUMEAU, *à part, en français.*

Il a l'air de ne pas entendre... disons-lui quelques mots un peu vifs, pour voir. (*Haut, en allemand.*) Mein Herr, Sie sind sehr grob.

RAMAUDOR, *s'en allant.*

Ya, ya.

TRUMEAU, *à part, en français.*

Je lui dis qu'il est un grossier, et il me répond : Ya, ya. Il n'en sais pas un mot. (*Haut.*) Monsieur, parlons français; je vois que vous ne savez pas l'allemand.

RAMAUDOR, *à part.*

Allons, pas moyen de nier. (*Haut.*) J'en conviens, monsieur; mais me rendant en Allemagne pour danser devant la cour, je cherche à m'habituier.

TRUMEAU, *la main au derrière.*

Je suis vraiment désolé, monsieur, de vous déranger, mais si vous connaissiez ma position...

RAMAUDOR.

Il ne tient qu'à vous de me la faire connaître.

TRUMEAU.

Non, ça ne peut pas se raconter.

RAMAUDOR.

Si c'est pour me dire ça que vous m'avez dérangé...

Il va pour rentrer.

TRUMEAU.

Je vais droit au but, monsieur. J'ai fait une longue route à cheval et j'en suis tout moulu. Vous avez deux chambres pour vous et votre femme; je vous prie de vouloir bien m'en céder une.

RAMAUDOR.

Impossible. Ma femme veut faire chambre à part. Elle commence le mariage par la fin. D'ailleurs je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je vais...

Il se retire.

TRUMEAU.

Je me nomme Trumeau.

RAMAUDOR, *à part.*

C'est un miroitier.

TRUMEAU.

Agent du cardinal Dubois.

RAMAUDOR, *à part.*

Oh! quel biscayen! C'est clair, on nous poursuit.

TRUMEAU.

Je suis en position, comme vous le voyez, de pouvoir dans l'occasion reconnaître un service, et le cardinal...

RAMAUDOR.

Monsieur, il est de ces noms qui font une impression... Je vous cède ma chambre; c'est la plus jolie de la maison.

TRUMEAU.

Oh! mille remerciements!

RAMAUDOR.

Il n'y a pas de quoi, monsieur Miroir.

TRUMEAU.

Trumeau.

RAMAUDOR.

Trumeau. (*À part.*) Quand il sera endormi nous filerons. (*Haut.*) Bonne nuit, monsieur Trumeau.

Simagrée de danseur.

TRUMEAU.

Encore un mot, s'il vous plaît: vous venez de Paris, m'a dit l'hôtelier?

RAMAUDOR, *à part.*

Ces hôteliers sont bavards! (*Haut.*) Oui, monsieur.

Simagrée de danseur.

TRUMEAU.

Vous n'auriez pas, par hasard, rencontré sur votre route une grisette et un brigadier?

RAMAUDOR.

Un brigadier et une grisette?

TRUMEAU.

Oui.

RAMAUDOR, *à part.*

Et c'est à moi qu'il demande des renseignements. (*Haut, d'un ton de fausseté.*) On fait si peu d'attention à ces gens-là; mais attendez donc pourtant. Vous dites?

TRUMEAU.

Une grisette lingère et un brigadier des dragons de la reine.

RAMAUDOR.

Un brigadier et une grisette? Oui, oui, oui, je me rappelle qu'en effet, à quelque distance de Paris, à Pantin, je crois...

TRUMEAU.

Eh bien?

RAMAUDOR, *à part.*

Je vais te dépister, toi. (*Haut.*) Nous sommes descendus de carrosse, ma femme et moi, pour faire ferrer un cheval, et tandis que nous attendions dans une espèce d'auberge, nous avons trouvé là, en effet, une grisette.

TRUMEAU.

Jolie?

RAMAUDOR.

Charmante. Et un brigadier...

TRUMEAU.

Bel homme?

RAMAUDOR.

Superbe.

TRUMEAU.

C'est ça.

RAMAUDOR.

Il paraît qu'ils vont s'établir près de ce village, chez un cousin. Ils se proposent d'acheter un coin de terre... la femme élèvera des lapins et le mari cultivera des légumes.

Simagrée de danseur.

TRUMEAU.

Ah! ils vont s'établir là?

RAMAUDOR, *fat.*

Oui, petits projets de petites gens.

TRUMEAU, *à part.*

C'est charmant! je les tiens! (*Haut.*) Merci, mille fois merci de votre obligeance.

RAMAUDOR.

Ça ne me coûte rien.

TRUMEAU.

Vous y mettez le comble, monsieur, si dans le cas où quelqu'un vous interrogeait sur ce brigadier et cette grisette, vous voulez bien répondre que vous ne savez pas où ils sont. J'ai des motifs particuliers.

RAMAUDOR.

Voilà qui est dit. (*A part.*) Il veut garder pour lui l'honneur de la capture. Le valet et le secrétaire se jalourent, c'est clair.

TRUMEAU.

Monsieur, j'ai abusé sans doute... je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je vous demande la permission de me retirer.

RAMAUDOR, *lui faisant signe de passer.*

Comment donc ! mais je vous en prie, vous me feriez plaisir.

TRUMEAU, *qui est passé à droite.*

C'est qu'en vérité je ne suis pas à mon aise, j'ai une partie de ma personne qui...

RAMAUDOR.

Je ne vous engage pas à vous coucher en regardant le plafond.

TRUMEAU.

Oh ! non ! oh ! ça non !

RAMAUDOR.

Allons, bonsoir, monsieur...

TRUMEAU.

Trumeau.

RAMAUDOR.

Oui.

TRUMEAU.

Bonsoir. Je suis fixé.

RAMAUDOR.

Bonsoir. (*A part.*) Tu es fichu.

Simagrée de danscur.

ENSEMBLE.

AIR : *Chevalier du guet.*

Allons, adieu,
Je vais dans peu,
Toute la nuit,
Dormir sans bruit.

Ramaudor entre à gauche.

SCÈNE VI.

TRUMEAU, puis VENIER et LABICHE.

TRUMEAU, *seul.*

Le cardinal, j'espère, sera content de moi ; je suis dans l'enchan... (*Souffrant.*) Oh !

Venier entre clopin clopant, comme est entré Trumeau.

Labiche rit.

ENSEMBLE.

VENIER, TRUMEAU, LABICHE, *riant.*

AIR : *Ah ! ah ! ah ! quel coup terrible* (Comtesse du Tonneau).

Ah ! ah ! ah ! ah ! douleur terrible,

D'être pris par là ;

Cette partie est très-sensible,

Bien longtemps il leur en cuira.

Et bien longtemps il m'en cuira.

Ah ! ah ! oh ! la ! la !

VENIER.

Le cardinal ne dira pas qu'on se ménage à son service... et l'hôtelier à qui je demande trois chambres, et qui me répond qu'il n'est pas même sûr que nous en ayons une pour nous trois.

TRUMEAU.

Pardon ; grâce à l'obligeance d'un célèbre danseur, nous ne coucherons pas sur des chaises.

VENIER.

C'eût été impossible.

TRUMEAU.

Voici notre chambre.

LABICHE.

Pourvu encore que le lit soit garni de manière à en faire trois. Je vais voir.

Il entre à droite.

VENIER.

Eh bien, avez-vous pris des informations ?

TRUMEAU.

Oui, j'ai interrogé tout le monde, on n'a rien su me dire, et je suis d'avis que nous nous séparions et que nous cherchions chacun de notre côté ; nous aurons plus de chance.

VENIER.

Moi, je crois que les deux fugitifs tâcheront de gagner la frontière.

TRUMEAU, *à part.*

Bravo ! (*Haut.*) Eh bien, poussez jusque-là et moi je prendrai une autre direction avec Labiche.

VENIER.

Je veux bien ; c'est convenu.

LABICHE, *paraissant sur la porte.*

Il y a deux matelas que j'ai mis par terre et une paille.

VENIER.

Je choisis un matelas.

TRUMEAU.

Moi l'autre.

LABICHE.

Alors je choisis la paille.

TRUMEAU.

Nous allons reposer quelques heures, et puis nous continuerons nos recherches. (*Bas, à Labiche.*) Je sais où ils sont. A Pantin. Ils veulent élever des légumes et cultiver des lapins... non... cultiver des lapins. Chut !

VENIER.

Allons nous coucher. Oh ! oh !

TRUMEAU.

Ah ! Dieu !

LABICHE, *rentrant en riant.*

Ah ! ah !

Reprise de l'ensemble précédent par Venier et Trumeau. Ramaudor a montré avec précaution sa tête à la porte de gauche, pendant la reprise de l'ensemble, et il n'a vu que Venier et Trumeau.

SCENE VII.

RAMAUDOR, *bas, à gauche.*

Francille, dépêchez-vous donc. (*Allant vers la chambre à droite.*) Il paraît que le père Venier est ici avec M. Trumeau ; pour plus de sûreté je vais les enfermer à double tour. Le cheval, à ce qu'il paraît, les a fort maltraités. Ils dormiront au moins cinq ou six heures, et nous, pendant ce temps... (*Il ferme à double tour.*) Là, voilà ce que c'est.

Il sonne.

SCENE VIII.

L'HOTELIER, RAMAUDOR.

L'HOTELIER.

Que désire monsieur ?

RAMAUDOR.

Qu'on attèle sur-le-champ.

L'HOTELIER, *à part.*

Tiens ! il ne parle plus allemand ! il y a quelque chose là-dessous. (*Haut.*) Monsieur veut partir déjà ?

RAMAUDOR.

Oui. Voici deux écus de six livres pour vos peines.

L'HOTELIER.

Je vole.

Il sort.

RAMAUDOR.

Oui, volez : c'est votre état. Il m'en coûte cher pour cacher le brigadier, mais une fois hors frontière je ferai des économies. (*A la porte de gauche.*) Allons, allons donc ! pauvre Francille ! Elle est toute tremblante... du reste dans quelques heures nous serons hors d'atteinte. Ah ! voyons si je n'ai rien oublié. (*Il exhibe divers objets, puis un paquet sous enveloppe.*) La montre... l'argent... les bijoux... et ce paquet que je lui donnerai à la frontière. C'est un testament sans doute, et elle n'a pas besoin d'une pareille lecture en ce moment pour se donner des attaques de nerfs ; elle en a assez comme ça.

SCÈNE IX.

VENIER, TRUMEAU, LABICHE, RAMAUDOR
puis FRANCILLE.

Venier, Trumeau, Labiche, qui ont paru au fond, à la dernière phrase de Ramaudor, s'avancent doucement et écoutent. L'Hôtelier et des Garçons se trouvent au fond.

RAMAUDOR.

Voyons si j'aperçois de la lumière et si mes

mouches sont couchées. (*Il met l'œil à la serrure de droite.*) Ils ont soufflé la chandelle... ils dorment.

VENIER, *bas, à Trumeau.*

Qu'est-ce que ça signifie de nous enfermer ? Heureusement que la chambre a une issue sur l'escalier... et puis cet homme qui fait l'Allemand et qui ne l'est pas... ça m'est suspect.

FRANCILLE, *sa petite valise sous le bras.*

Me voici. Partons.

AIR : *On a peur.* (*Ange gardien, acte II, scène 2.*)

Hâtons-nous, ne tardons pas,

Vous voyez, je tremble.

Et je crains à chaque pas

Nouvel embarras.

RAMAUDOR.

Donnez-moi le bras

Et marchons ensemble.

Comme cela,

Plus de peur là.

Il montre son cœur.

FRANCILLE, *lui donnant le bras.*

Ici Labiche sort sur un mot de Trumeau.

Eh bien, c'est tout le contraire,

Je sens redoubler ma peur ;

Pourtant près d'un militaire

Plein de courage et d'honneur,

Je devrais n'avoir pas peur.

ENSEMBLE.

FRANCILLE.

Hâtons-nous, etc.

RAMAUDOR.

Hâtons-nous, ne tardons pas.

Dieu ! comme elle tremble !

Elle craint à chaque pas

Nouvel embarras.

Donnons-lui le bras,

Comme cela

Ça passera.

FRANCILLE.

Ciel !

TRUMEAU.

C'est elle !

VENIER.

C'est lui !

RAMAUDOR, *à part.*

Ce sont eux !

ENSEMBLE.

AIR : *Jour contrariant* (*l'Inconsovable.*)

RAMAUDOR ET FRANCILLE.

O ciel ! les voilà !

Et leur capture

Est bien sûre,

Quand tous deux sont là,

L'espoir d'échapper s'en va.

TRUMEAU, VENIER.

Enfin les voilà !

Et notre capture

Est bien sûre.

Quand nous sommes là,

Bien fin qui s'échappera.

REPRISE.

Pendant la reprise, l'Hôtelier disparaît avec les Garçons.

TRUMEAU.

Ah! ah! monsieur le danseur, vous jouez de ces tours! (*Il fait une simagrée de danser à la façon de Ramaudor.*) Nous vous tenons enfin!

RAMAUDOR, à part.

Je suis pincé.

VENIER.

La force armée cerne en ce moment la maison, et tu vas être arrêté comme déserteur.

RAMAUDOR.

Déserteur!

FRANCILLE.

O mon Dieu!

VENIER.

Pas moyen de nier: surpris en fuite sur la route de la frontière, sous un déguisement; ton compte est clair.

RAMAUDOR, à part.

Oui, je peux écrire à mes parents.

VENIER.

A moins que vous ne déclariez tous deux ce que vous savez de certaines lettres, auquel cas le cardinal vous accorde une grâce pleine et entière et vous donne cinquante mille livres pour vous marier ensemble.

FRANCILLE.

Mais je ne sais rien.

RAMAUDOR.

Ni moi non plus.

VENIER.

Alors, en vertu des pleins pouvoirs que nous tenons de son éminence, aussitôt le jour venu nous réunissons un conseil de guerre.

TRUMEAU, à Ramaudor.

Tu connais les façons expéditives des tribunaux militaires, tu seras jugé, condamné.

VENIER.

Et une heure après...

TRUMEAU.

Fusillé!

FRANCILLE.

Ah!

VENIER, à part.

J'aurais mieux aimé les arrêter moi seul.

TRUMEAU, à part.

C'est fâcheux de partager avec Venier l'honneur de cette arrestation.

Reprise de l'ensemble. On voit à l'extérieur, au fond, des Soldats qui se promènent.

SCÈNE X.

FRANCILLE, RAMAUDOR.

FRANCILLE.

Fusiller! ils veulent vous fusiller!

RAMAUDOR.

Oh! c'est bien vite fait allez: « Chargez armes! portez armes! apprenez armes! joue! feu! bonsoir la compagnie. »

FRANCILLE.

Et vous pouvez parler avec ce sang-froid... vous ne tenez donc pas à la vie?

RAMAUDOR.

Pour y tenir, il faut que quelque chose nous y attache, il faut craindre d'y laisser des regrets. Et moi qui est-ce qui me regrettera?

FRANCILLE.

Vos amis.

RAMAUDOR.

Ça ne sera pas long: ils diront dans la chambre: Vous ne savez pas? Ramaudor le brigadier? On l'a fusillé. Ça lui a fait tant d'effet qu'il n'a pas pu y résister; il en est mort; puis ils iront déjeuner. Voilà mon oraison funèbre.

FRANCILLE.

Oh! il y a des personnes qui vous regretteront plus longtemps.

RAMAUDOR.

Ah! oui, mes créanciers; ceux-là seront fâchés, par exemple, parce que la fusillade me vaudra quittance.

FRANCILLE.

Et aucun moyen d'échapper! mon Dieu!

RAMAUDOR.

Pour vous c'est facile, si vous savez où sont ces diables de lettres. Dites-le-leur et tout sera fini.

FRANCILLE.

Mais des lettres je n'en ai pas.

RAMAUDOR.

En tout cas on ne fusille pas les femmes, tandis que moi déserteur...

FRANCILLE.

Et vous ne songez pas à trouver quelques expédients?

RAMAUDOR.

Rien du tout.

FRANCILLE.

Mais on va venir vous prendre, vous conduire en prison.

RAMAUDOR.

Eh bien! qu'ils viennent.

FRANCILLE.

Vous serez jugé, infailliblement condamné.

RAMAUDOR.

Qu'ils me condamnent.

FRANCILLE.

Mais on vous tuera.

RAMAUDOR.

Alors je serai mort.

FRANCILLE.

Eh bien, si vous mourez, vous, si bon, si généreux, vous, mon seul appui, mon seul protecteur, je ne vous survivrai pas.

RAMAUDOR, vivement.

Eh! qu'est-ce que vous avez dit?

FRANCILLE.

Sans cette circonstance, jamais vous n'auriez su... mais... Eh bien, oui, oui, protégez vos jours, si vous avez pitié de moi.

RAMAUDOR, ému.

Il fallait me dire ça avec plus de précaution;

j'en ai des éblouissements, sacré mille noms d'un... Vous m'aimez, vous, moi!

FRANCILLE, *le regardant.*

Ai-je besoin de vous le répéter?

RAMAUDOR.

Je ne sais pas; mais j'ai joliment besoin de le retendre.

FRANCILLE.

O Ramaudor! cherchez, hâtez-vous, ne perdez pas un instant.

RAMAUDOR.

Si vous m'aviez dit ça plus tôt quand nous étions en route, je vous aurais conduite chez une vieille tante où nous nous serions mariés. Mais qui comprend rien aux femmes? Vous aviez dans le cœur des sentiments du midi et dans la bouche des paroles du nord.

FRANCILLE.

Oh! cherchez, cherchez quelque moyen, je vous en supplie.

RAMAUDOR.

Inutile. Il ne me vient pas une idée. Tête de bois que je suis! il ne me reste qu'une chose à faire: c'est mon testament... Tiens! à propos de testament, j'ai là un paquet qui venait de Berlin: quand nous sommes passés chez vous, votre demoiselle de boutique allait vous le remettre; mais j'ai vu un cachet noir; j'ai pensé que c'était de feu votre sœur, et vous étiez si troublée déjà, que je n'ai pas voulu ajouter une émotion à une autre en vous le montrant; mais maintenant que nous allons être séparés pour toujours...

Il met la main dans sa poche.

AIR: *Vois dans la colère* (Langeli).

Oui, le destin barbare

Nous accable en ce jour!

Bientôt on nous sépare!

Adieu donc notre amour,

Adieu le bonheur et l'amour!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VENIER, TRUMEAU *entrant d'un côté différent.*

FRANCILLE, *bas, à Ramaudor.*

Ciel! les voici; tout est perdu!

RAMAUDOR, *bas.*

Non. (*A lui-même.*) Quelle idée! (*Bas, à Francille.*) Feignons une querelle, résistez-moi. (*Très-haut.*) Et moi je vous dis que ce n'est pas à lui qu'il faut les remettre, mais à l'autre.

Il désigne le paquet qu'il tient.

VENIER, TRUMEAU, *ensemble à part.*

Eh!

RAMAUDOR, *bas, à Francille.*

Dites que ce n'est pas à l'autre, mais à lui.

FRANCILLE, *très-haut.*

Et moi je vous dis que ce n'est pas à l'autre, mais à lui.

RAMAUDOR.

Nous verrons. (*Bas, à Francille.*) Faites l'écho.

FRANCILLE.

Nous verrons.

VENIER.

Eh bien! on se querelle ici?

RAMAUDOR.

Je vais lui faire entendre raison et je reviens. (*Bas, à Venier.*) J'ai les lettres; éloignez Trumeau. (*Bas, à Trumeau.*) J'ai les lettres, éloignez Venier.

TRUMEAU et VENIER.

Oh!

ENSEMBLE.

AIR: *Vive l'amour.*

VENIER, TRUMEAU, *à part.*

Du silence et du mystère!

Et tout ira bien, ma foi;

Dans un instant, j'espère,

Les lettres seront à moi.

RAMAUDOR, *à part.*

Traisons hardiment l'affaire,

Et tout ira bien, ma foi;

Oui, dans un instant, j'espère,

Tous les deux seront à moi.

FRANCILLE, *à part.*

Du silence et du mystère,

Et tout ira bien, je croi;

Dans un instant, j'espère,

Nous serons sauvés ma foi.

Ramaudor et Francille rentrent.

SCÈNE XII.

TRUMEAU, VENIER.

VENIER, *à part.*

Qu'inventer pour qu'il sorte?

TRUMEAU, *à part.*

Que faire pour l'envoyer promener?

VENIER, *à part.*

J'y suis. (*Haut.*) Concevez-vous rien à la négligence du bailli? Je l'ai envoyé prévenir deux fois par les valets de cette hôtellerie, et il n'est pas encore arrivé.

TRUMEAU, *à part.*

Il me fournit un moyen. (*Haut.*) C'est qu'il aura pensé qu'on le dérangeait pour une querelle de cabaret. On ne lui aura pas dit de la part de qui on l'appelait. Nous ne nous sommes pas nommés ici.

VENIER.

C'est ça; l'autorité d'un nom aurait excité son zèle.

TRUMEAU.

Si vous alliez lui faire dire que c'est de votre part?

VENIER.

C'est ce que j'allais vous proposer.

TRUMEAU.

Eh bien, allez.

VENIER.

Non, je dis que j'allais vous proposer d'aller vous-même lui décliner votre qualité.

TRUMEAU.

Elle n'a pas l'importance de la vôtre.

VENIER, *le désignant.*

Le confident et l'intime du cardinal.

TRUMEAU, *de même.*

Le secrétaire particulier de son éminence.

VENIER.

Laissez donc; je ne suis qu'un scribe.

TRUMEAU.

Allons donc; je ne suis qu'un valet.

VENIER.

Vous vous rabaissez trop.

TRUMEAU.

Vous êtes trop modeste.

VENIER.

Nos discussions et nos dissentiments ne m'ont jamais empêché de reconnaître votre supériorité.

TRUMEAU.

Vous me rendez confus, et je vous renvoie par conviction ce que vous me dites par politesse.

VENIER.

Oh! vous êtes trop aimable.

TRUMEAU.

Non. C'est vous qui ne sentez pas votre prix.

VENIER, *lui tendant la main.*

Ce cher Trumeau!

TRUMEAU.

Ce bon Venier!

VENIER.

Moi, d'abord, je ne sais pas résister aux procédés.

TRUMEAU.

Ni moi non plus. Ainsi, allez trouver le bailli; nommez-vous, je m'efface.

VENIER.

Du tout. Mettez-vous en avant, je m'éclipse.

TRUMEAU.

Vous voyez, je ne bouge pas; allez, je vous attends.

VENIER.

Et moi je ne sors pas d'ici.

TRUMEAU, *à part.*

Vilain obstiné!

VENIER, *à part.*

Vieux tétu!

TRUMEAU.

Je vous en prie, vous me ferez plaisir. Sortez.

VENIER.

Donnez-moi cette marque d'amitié. Allez vous-en.

VENIER.

A générosité, générosité et demie.

VENIER.

Grandeur d'âme pour grandeur d'âme.

TRUMEAU.

Je reste.

VENIER.

Je reste.

TRUMEAU, *à part.*

Que faire?

VENIER, *à part.*

Quel parti prendre?

TRUMEAU, *à part.*

Ah! (*Haut.*) Eh bien, voyons, noble ami, il ne faut pas que le service du cardinal souffre de notre bonne intelligence et de l'élévation de nos sentiments.

VENIER.

Sans doute.

TRUMEAU.

Allons tous deux chez le bailli.

VENIER.

Je le [veux bien: (*À part.*) Il est nuit, je le laisserai en route.

TRUMEAU, *à part.*

Je le plante là à mi-chemin.

Poignée de main. Ils sortent.

SCÈNE XIII.

RAMAUDOR.

Tiens! ils sortent tous les deux. Mais ils vont revenir sans doute. Chacun aura son affaire. (*Il montre deux paquets.*) Deux paquets cachetés de noir, exactement semblable à celui que je viens de remettre à Francille et remplis de chiffons de papiers et de morceaux de vieilles tapisseries, ça leur coûtera cher, et ça nous vaudra la liberté et le bonheur, je l'espère.

SCÈNE XIV.

RAMAUDOR, TRUMEAU, puis VENIER.

TRUMEAU.

J'ai planté là Venier au détour de la rue. Eh bien, les lettres du cardinal?

RAMAUDOR, *montrant un paquet.*

Les voici.

TRUMEAU.

Donnez.

RAMAUDOR.

A une condition.

TRUMEAU.

Laquelle?

RAMAUDOR.

Asseyons-nous et causons.

Ils approchent deux sièges.

VENIER *entrant, à part.*

J'ai laissé Trumeau au détour de la rue, et....

RAMAUDOR, *à part.*

Quel contretemps! voilà l'autre.

VENIER, *à Trumeau.*

Tiens, vous voilà!

TRUMEAU.

Tiens, vous voici!

VENIER.

J'avais voulu vous céder l'honneur de donner vos ordres au bailli.

TRUMEAU.

Moi de même.

VENIER.

Du reste, je l'ai fait prévenir, et en attendant qu'il vienne, je garde Ramaudor à vue.

TRUMEAU.

C'est précisément ce que je fais.

VENIER, *s'asseyant.*

Je m'installe près de lui.

TRUMEAU, *s'asseyant.*

Je m'établis à ses côtés.

RAMAUDOR, *à part, s'asseyant.*

Comment faire ?

TRUMEAU, *bas, à Ramaudor.*

Je vous donne ce que vous voudrez en échange du paquet.

VENIER, *bas.*

Si j'ai le paquet, demandez ce que vous désirez.

TRUMEAU, *bas.*

Je vous fais nommer officier. Vous choisirez votre arme.

RAMAUDOR, *bas.*

J'aime beaucoup Chamborand.

TRUMEAU, *bas.*

Le colonel est de mes amis. Pensez à ça.

VENIER, *bas.*

Voulez-vous être commis dans les fourrages ?

RAMAUDOR, *bas.*

Il y a là de quoi mettre du foin dans ses bottes ?

VENIER.

Oui, songez-y.

TRUMEAU, *bas.*

Que décidez-vous ?

RAMAUDOR, *bas.*

Si je vous donne la préférence, il se vengera de moi ; il est puissant.

TRUMEAU, *bas.*

Du tout.

RAMAUDOR, *bas.*

Je le redoute.

TRUMEAU, *bas.*

Attendez que je cherche un moyen de dissiper votre crainte.

VENIER, *bas.*

Eh bien ! à quel parti vous arrêtez-vous ?

RAMAUDOR, *bas.*

Vous avez le paquet ; si vous mettez M. Trumeau hors d'état de me nuire...

VENIER, *bas.*

J'y vais réfléchir.

RAMAUDOR, *bas, à Trumeau.*

Avez-vous trouvé quelque chose ?

TRUMEAU, *bas.*

Non.

RAMAUDOR, *bas.*

C'est cependant bien simple. Vous avez des blancs-seings du cardinal ?

TRUMEAU, *bas.*

Toujours.

RAMAUDOR, *bas.*

Eh bien ! mettez le nom de M. Venier sur un, donnez-le-moi, vous avez le paquet.

Il lui montre un paquet.

TRUMEAU, *bas.*

C'est charmant.

Il se détourne, exhibe un blanc-seing et une écritoire portative et il écrit.

VENIER, *bas, à Ramaudor.*

Je ne trouve rien du tout.

RAMAUDOR, *bas.*

C'est pourtant bien facile. Vous avez des blancs-seings du cardinal sur vous ?

VENIER.

Je ne marche jamais sans ça. En voici un.

RAMAUDOR, *bas.*

Mettez-y son nom. (*Désignant Trumeau.*)
Donnez-le-moi, les lettres sont à vous.

Il lui montre l'autre paquet.

VENIER, *bas.*

Quelle idée !

Il remplit le blanc-seing sur la table qui est à sa portée.

Air : *Je viens, j'accours* (Marie Mignot, 1^{re} époque, scène xiv).

RAMAUDOR, *à part.*

Enfin, je crois, malgré la crainte qui m'assiège,
Que sans retard, les recors que voici,
Vont sans s'en douter tomber dans le piège
Que je viens de leur tendre ici.

A Trumeau, bas.

Hâtez-vous.

TRUMEAU, *bas.*

Oui, je m'empresse.

RAMAUDOR, *bas, à Venier.*

Dépêchez-vous.

VENIER, *bas.*

Oui, le temps presse,

RAMAUDOR, *bas, à Trumeau.*

Mettez que s'il se fait prier,
S'il veut parler, réclamer et crier...

TRUMEAU, *bas.*

Je prévois ce cas, et j'ordonne
Qu'à l'instant même on le bâillonne.

RAMAUDOR, *bas.*

C'est bien, vous avez du métier.

TRUMEAU, *bas.*

J'ai commencé par être huissier.

RAMAUDOR, *bas, à Venier.*

Vous mettez qu'au besoin, s'il voulait se débattre...

VENIER, *bas.*

Qu'on le terrasse et qu'on l'emporte à quatre ;
Oh ! je connais la forme.

RAMAUDOR, *bas.*

On le voit, c'est parfait.

TRUMEAU, *bas, donnant le blanc-seing.*

Tenez.

RAMAUDOR, *donnant un paquet,*

Voilà.

VENIER, *de même.*

Le blanc-seing.

RAMAUDOR, *de même.*

Et voici.

Il remonte.

TRUMEAU, *à part.*
 Pauvre Venier ! du coup va-t-il être étourdi !
 VENIER, *à part.*
 Il va hurler, j'en suis sûr.
 RAMAUDOR, *bas, à l'Hôtelier qui entre.*
 Au bailli.
 L'HÔTELIER, *parlant bas.*
 Je venais annoncer son arrivée.
 RAMAUDOR, *parlant bas.*
 Allez.

L'Hôtelier sort.

ENSEMBLE.

RAMAUDOR, *à part.*
 A part, je ris d'avance
 D'un tour aussi charmant.
Regardant au fond.
 Mais que l'impatience
 Est un cruel tourment !
 TRUMEAU, VENIER, *à part.*
 A part, je ris d'avance
 D'un tour aussi charmant.
 Et de son éminence
 J'aurai l'assentiment.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BAILLI, L'HÔTELIER, SOLDATS, GENS DE L'AUBERGE.

L'HÔTELIER, *annonçant.*

Monsieur le bailli.

RAMAUDOR, *à part.*

Voici le moment critique !

LE BAILLI.

Monsieur Trumeau.

TRUMEAU.

C'est bien, bailli, c'est bien ; je vous dispense de toute marque de respect.

LE BAILLI, *exhibant un ordre.*

Ah ! c'est donc vous ? Au nom de son éminence le cardinal Dubois, je vous arrête ; qu'on l'em-mène en prison.

TRUMEAU.

Moi !

Quatre Soldats courent sur Trumeau et l'em-mènent violemment au fond, en le menaçant toutes les fois qu'il veut parler.

CHOEUR.

D'une telle insolence
 Il faut avoir raison.
 Malgré sa résistance,
 Qu'on le mène en prison.

TRUMEAU.

D'une telle insolence
 J'aurai bientôt raison.
 Nous nous verrons, je pense,
 Au sortir de prison.

RAMAUDOR, *à part.*

Ayons de l'assurance,
 Le tour est, ma foi, bon.

Aux Gardes.

Malgré sa résistance,
 Qu'on le mène en prison.

VENIER, *riant éperdument.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

RAMAUDOR, *bas, au Bailli.*

Voici l'autre, monsieur Venier.

LE BAILLI.

Monsieur Venier....

VENIER, *riant par saccades.*

Pardon, bailli ; c'est plus fort que moi, je ne puis pas m'arrêter.

RAMAUDOR, *bas, au Bailli.*

Arrêtez-le.

LE BAILLI.

Je vous arrête.

VENIER, *sérieux.*

Eh !

LE BAILLI, *aux Soldats.*

Qu'on le mène en prison.

CHOEUR PRÉCÉDENT.

LE BAILLI, *à Ramaudor.*

A qui ai-je donc l'honneur de parler ?

RAMAUDOR.

Au secrétaire d'état Leblanc.

LE BAILLI.

Le confident et l'ami du cardinal ? Monseigneur....

Il lui baise la main.

RAMAUDOR.

C'est bien, c'est bien, bailli. (*À l'Hôtelier.*)
 Faites mettre les chevaux à mon carrosse.

L'HÔTELIER.

Oui, monseigneur.

LE CHOEUR.

Vive, vive monseigneur !

SCÈNE XVI.

RAMAUDOR.

Ah ! grâce au ciel, nous voilà sauvés. Mais pas un instant à perdre ; la ruse sera bientôt découverte... Et je vais moi-même hâter les préparatifs de notre départ. Je crèverai les chevaux ; ils ne sont pas à moi, ils appartiennent au gouvernement.

SCÈNE XVII.

RAMAUDOR, LABICHE.

LABICHE.

Ah ! vous voilà, vous !

RAMAUDOR.

Labiche !

LABICHE.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? vous faites arrêter mon oncle et monsieur Vernier ?

RAMAUDOR.

Ça ne vous regarde pas.

LABICHE.

Oui, mais ce qui me regarde, c'est que Francille allait être ma femme et que vous me l'enlevez.

RAMAUDOR.

Ça ne vous regarde pas.

LABICHE.

Ça ne me regarde pas ! Chère Francille ! je l'adore.

RAMAUDOR.

Je l'adore aussi.

LABICHE.

C'est mon rêve, c'est ma vie.

RAMAUDOR.

C'est mon bien ; je n'ai que ça.

LABICHE.

Moi aussi.

RAMAUDOR.

Alors nous devons payer exactement les mêmes impôts.

LABICHE.

Mais je serai plus généreux que vous. Je ne me débarrasserai pas d'un rival par la prison, mais les armes à la main.

RAMAUDOR.

Un duel ! Au fait, j'aime mieux ça. Il ne sera pas dit qu'un dragon de Condé ait fait peur à un dragon de la Reine.

LABICHE.

Vous acceptez ?

RAMAUDOR.

J'accepte.

LABICHE.

Duel à mort ?

RAMAUDOR.

A mort.

LABICHE.

Votre arme ?

RAMAUDOR.

La vôtre.

LABICHE.

Votre heure ?

RAMAUDOR.

La vôtre.

LABICHE.

Votre lieu ?

RAMAUDOR.

Le vôtre.

LABICHE, *un pas pour sortir.*

J'y serai.

RAMAUDOR, *de même.*

Moi aussi. Mais où ça ? dans quel lieu ?

LABICHE.

Le vôtre.

RAMAUDOR.

Quelle arme ?

LABICHE.

La vôtre.

RAMAUDOR.

Quelle heure ?

LABICHE.

La vôtre.

RAMAUDOR.

Spécifions, je vous en prie. La vôtre, le vôtre, la vôtre, c'est fort galant de notre part, mais ça ne dit rien. Voulez-vous le pistolet ?

LABICHE.

Va pour le pistolet.

RAMAUDOR.

Ou le sabre ?

LABICHE.

Ou le sabre, soit.

RAMAUDOR.

A l'instant ?

LABICHE.

A l'instant.

RAMAUDOR.

Derrière le pré Saint-Jean ?

LABICHE.

Derrière le pré, soit ; ou plus loin derrière le bois.

RAMAUDOR.

Derrière le bois ou derrière le pré, ça m'est égal.

LABICHE.

A moi aussi.

RAMAUDOR.

Tout est bien convenu ?

LABICHE.

Quoi ? qu'est-ce qui est convenu ?

RAMAUDOR.

C'est moi qui vous le demande.

LABICHE.

Moi aussi.

RAMAUDOR.

Eh bien ! le sabre, à l'instant, derrière le pré.

LABICHE.

Eh bien ! le pistolet, à l'instant, derrière le bois.

RAMAUDOR.

Je vois que vous préférez le pistolet derrière le bois ; j'y consens.

LABICHE.

Du tout, je vois que vous aimez mieux le sabre, derrière le pré : c'est arrêté.

RAMAUDOR.

Du tout, je ne veux pas de concession.

LABICHE.

Ni moi non plus.

RAMAUDOR.

Ainsi, c'est décidé, je me trouverai le pistolet au poing derrière le bois.

LABICHE.

Ainsi, c'est décidé, je vais à l'instant, avec le sabre, derrière le pré.

RAMAUDOR.

Ah ça, si vous allez derrière le pré et que j'aille derrière le bois, ça ne pourra pas s'appeler une rencontre ; au contraire.

LABICHE.

Eh bien ?

RAMAUDOR.

Eh bien, il faut en finir : le sabre derrière le pré.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FRANCILLE.

FRANCILLE, *le paquet cacheté de noir à la main.*
Arrêtez !

LABICHE.

Laissez-nous.

FRANCILLE.

Vous ne vous battez pas. Lisez.

RAMAUDOR.

Quoi... qu'est-ce que...

Francille remet le paquet à Labiche et parle bas à Ramaudor, qui s'étonne et applaudit.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VENIER, TRUMEAU.

TRUMEAU, *en courant.*

Ah ! il est encore là ! Dieu soit béni ! Le bailli est dérompé ; il nous suit.

LABICHE, *qui a vu les papiers enfermés dans le paquet.*

Ciel !

VENIER.

Qu'a-t-il donc ?

TRUMEAU, *voyant le paquet entre les mains de Labiche.*

Il est comme nous ; c'est un imbécile. Il a son paquet.

Il montre le sien et Venier en fait autant.

RAMAUDOR.

Oui, mais c'est le bon.

TRUMEAU, *montrant son paquet et celui de Venier.*

Il ose encore parler ! un drôle qui nous annonce des lettres et qui nous donne des...

RAMAUDOR.

Oui, mais les véritables sont dans les mains de Labiche.

LABICHE.

Oui, mon oncle, les voici ; lisez-les.

Il lui donne le paquet.

TRUMEAU.

Que je lise des... Grand Dieu !...

Il montre à Venier.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Cette fois qu'on arrête tout le monde !

RAMAUDOR.

Bailli, ne vous échauffez pas ; c'est inutile.

LE BAILLI.

Comment ? c'est....

TRUMEAU.

Pardón, bailli. (*A Francille.*) J'ai un mot à dire à mademoiselle. Ah ça, d'après ce billet, c'était donc votre sœur que la demoiselle Louise Marcel morte à Berlin ?

FRANCILLE.

Oui, monsieur, et comme je l'avais remplacée à Paris, c'est pour elle que vous m'avez prise.

TRUMEAU.

Et c'est à elle que la dame de Limoges, son amie, avait donné, en l'autorisant à en tirer parti, les...

FRANCILLE.

Oui, les...

LE BAILLI.

Les...

RAMAUDOR.

Les...

LE BAILLI.

Allons, faites votre devoir.

TRUMEAU.

Bailli, ça ne vous concerne plus, tout est fini ; nous sommes d'accord ; il n'y aura pas d'arrestation. Vous pouvez vous retirer.

RAMAUDOR.

Oui, bailli, allez vous coucher.

TOUS.

Allez vous coucher.

LE BAILLI.

Me coucher ! Ah ça, j'aurai donc été sur pied une partie de la nuit pour n'arrêter personne ? Je cours retrouver ma femme, que je n'aime pas à laisser seule trop longtemps.

RAMAUDOR.

Oui, bailli, hâtez-vous ; allez retrouver votre femme. Vous aurez peut-être la satisfaction d'arrêter quelqu'un.

CHOEUR.

Vraiment je ris d'avance
D'un tour aussi charmant,
Et de son éminence
J'aurai l'assentiment.

FIN.